33 ANNÉE — NUMÉRO 13.353 ✱✱ LE NUMÉRO 10 CENTIMES ✱✱ MERCREDI 4 JUIN 1913

DÉPOT LÉGAL N° 79 1913

Pierre MORTIER
Directeur
RÉDACTION-ADMINISTRATION
80, rue Louis-le-Grand
(Ville 2e Arr.)
TÉLÉPHONE
Rédaction, Administration, Rédaction 300.18
Lignes interurbaines 102.76
De minuit à 5 heures du matin 202.13
Télégr. : " Gil Blas " Paris

GIL BLAS

Pierre MORTIER
Directeur
POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser 80, rue Louis-le-Grand
à l'ADM. du " GIL BLAS "
ABONNEMENT
Paris et Départements ..... 9 » 18 » 36 »
Etranger (Union postale) ..... 17 » 32 » 60 »
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie

SOMMAIRE

GEORGES FEYDEAU, par *Nozière*.
Un magnifique record d'aéroplane : Perreyon monte à 5.100 mètres, par *Hélène Dutrieux*.
• LE SACRE DU PRINTEMPS : Une entrevue avec M. Strawinsky, par *Henry Poulaille*.
LES BAS DE SOIE, par *Emile Dufou*.
A LA CHAMBRE : Toujours les trois ans, par *Paul Dollfus*.
AU SÉNAT, par *Jean Bizet*.
LES AFFAIRES D'ORIENT : Une Confédération Balkanique serait possible ? par *Robert Dupré*.
LE THÉÂTRE : Un homme sous le lit, par *André de Fouquier*.
LA SCIENCE : En nourrice, par *Jules Grandjean*.
LES ARTS : Le Salon du mai, par *André Nède*.
LE VIDEUR : Familles et moeurs, etc., par *Edmond Sée*. — *Les Représentations gênantes*, par *Jacques Hébertot*. — *Avant-Première*, par *René Chauvet*.
• GIL BLAS A SPORTS : La Navigation aérienne, par le commandant *Jules Félix*.
LE FEUILLETON : La Jeunesse de Lou de Marmora, par *André Gréthigny*.

Georges Feydeau

L'autre après-midi, au théâtre de l'Athénée, le public s'amusait d'entendre *le Bourgeon*. La pièce n'avait pas une ride. Si elle avait vieilli, n'était-elle comme ces vins qui deviennent meilleurs en prenant de l'âge. Et les spectateurs s'amusaient ! Les professionnels disaient :

— Comme c'est construit ! Quelle habileté !

Les téléfauteurs rendaient hommage à tel justeesse et à la simplicité du dialogue. Ceux qui estiment le courage s'écriaient :

— Enfin assez lurd ! C'est une gageure de traiter un sujet aussi délicat sans blesser les consciences, mais pas moins offenser le bon goût.

On connaît que l'auteur, — M. Georges Feydeau, — est un homme de grand talent. Avait-on besoin de cette épreuve pour faire cette constatation ? Oui ! Car Feydeau a eu le grand malheur d'écrire des vaudevilles qui ont amusé les populations d'un rire violent, et les Français se méfient beaucoup de ceux qui les amusent. Ils aiment le rire, mais de ne l'entendre pas. Déjà, au XVIIe siècle, Molière devait parler en faveur du rire contre ceux qui donnaient le pas à la tragédie sur la comédie. Il devait montrer qu'il n'est point facile de divertir les honnêtes gens. Malgré ses efforts, il préféra : n'a pas été admis. Nous connaîtrons une prétendue raison pour l'exclure.

Un auteur qui écrit des pièces graves, sérieuses, pensées, n'aliène pas la foule ; mais il sera assailli comme son estime. Le qu'en-dit de ses productions, on ne manquera pas de dire :

— C'est profond !

Et on le qualifiera ainsi :

— C'est quelqu'un !

Il est facile de passer pour quelqu'un, à condition de n'être ni grossier, ni farceur, ni léger. Lucy n'a d'abord compliqué, emporté des phrases chaudes : on vous accordera le don de la philosophie ; on vous considérera comme un penseur. Octave Feuillet parut aux spectateurs du XIXe siècle un psychologue plus subtil que Meilhac et Halévy. Jamais on n'aurait osé comparer les pièces du premier et les *farces* des deux collaborateurs. Et cependant !!! Aujourd'hui, je sais un grand nombre d'écrivains qui placent au premier rang les auteurs de *la Petite Marquise*, du *Mari de la Débutante* et de *la Grande Duchesse*. Meilhac et Halévy faisaient rire ! Ce privilège paraît une tare à ceux qui dispensent la réputation et les honneurs.

Je pense que, si un journal demandait à ses lecteurs de désigner les dix meilleurs dramaturges que possède actuellement la France, Georges Feydeau n'obtiendrait qu'un petit nombre de voix. Ceux qui prendraient part au concours se diraient :

— Il est très amusant ! Il nous a trop souvent fait rire ! Il n'est pas sérieux. Il ne volerait certainement pour rien de ces richesses auxquels, par la puissance de l'argent, arrivent si facilement à l'immortalité. Plus tard, on reconnaîtra toute la valeur de Feydeau. Ses vaudevilles civrent comme le théâtre de Labiche. Qui donc, jadis, aurait osé rapprocher Labiche des grands écrivains, de ceux qui traitaient les thèses et les problèmes sociaux. Et cependant !!!

Comme Labiche, Feydeau a le mérite de l'invention théâtrale. Il excelle à trouver une situation et surtout à en tirer toutes les conséquences. Il procède avec une logique âpre. Ses farces ont la rigueur mathématique d'une tragédie. Une sorte de fatalité mène l'action et contraint le héros à subir toutes les ellels d'une faute ou d'un hasard. Certes, Feydeau adore la fantaisie ; il le prouve bien en amusant la clientèle de ses pièces et ses personnages. Mais amusée il est asservi à une loi supérieure, comme Wotan obéissait aux Nornes. Le deus du vaudeville est lui aussi, l'esclave d'une force supérieure et inéluctable. Il obéit à l'équilibre du monde. Il ne subit pas impérieusement cette destinée. Il s'en réjouit ; il en sourit. Il amuse sérieusement toutes les hiérarchies du Tribunal et leur les supérieurs de la fortune. L'observateur perçoit un plaisir professionnel à étudier ses grosses douleurs. Alors Feydeau va dans la vie, sérieux toujours, marqueur souvent, parfois amusé.

Nul n'ignore qu'il fume un grand nombre de cigares. C'est parce qu'il perle en lui, malgré tout, des trésors d'enthousiasme. Il est si convaincant qu'il devrait-il vite pénétrante en contemplant les ardeurs des heures. Alors, il s'enveloppe soigneusement de fumée. Alors il mal entre lui et les êtres l'obstacle d'un voile. Il voit moins nettement les vilaines regards et les caricatures vile. Il s'entoure d'une atmosphère favorable. C'est pourquoi, aussi, il se promène beaucoup, la nuit. Dans la lumière du jour, les pulsations se révèlent brutalement. A la clarté des lumières électriques, ils peuvent bénéficier du doute. On a le droit d'attribuer à l'écrivain spécial ce que les visages ont d'inquiétant.

Il aime les spectacles nombreux de l'existence parisienne. Il sait qu'il offre quelques chose d'hétéroclite de théâtral. Inquiétons-nous qui sécrète les plaisirs, se glissent dans les restaurants, dans les bars, comme dans des décors. Ils profèrent à l'éclat du soleil des lumières qui rappellent les feux de la rampe, de la scène, des portants. Adorer l'art dramatique, ce n'est pas seulement se plaire à lire des pièces : c'est se réjouir du marcher sur les planches, de faire passer des décors, d'indiquer aux interprètes le sentiment et le mouvement d'un rôle. Georges Feydeau chérit ce métier qui est inséparable de l'art. Il y excelle. Il fut sur le point de débuter quand il avait vingt ans. Les directeurs du Vaudeville avaient préparé son engagement. Il aurait été sans doute un remarquable jeune premier. Le hasard en décida autrement. Mais ceux qui ont assisté à ses répétitions savent qu'il est un merveilleux acteur. Il joue tous les rôles pour la plus grande joie des interprètes et souvent pour leur confusion.

C'est le théâtre intime. On le sentit bien, alors qu'il donna ses premières pièces. Dumas fils, qui avait quelque raison de connaître les gens et les choses du monde dramatique, ne s'y trompa pas point. Il salua le jeune talent de Feydeau et demanda pour lui le ruban de la Légion d'honneur. Comme le faisait remarquer hier Edmond Sée, il n'a pas encore eu satisfaction. Que voulez-vous ? c'est un auteur gai. Courbetine n'a été fait officier que l'année dernière, tandis que les autres — les ennuyeux — étaient si aisément cette distinction. On a séparé l'oeuf dont avait été victime Courbetine : il serait bon de rendre le même hommage à Feydeau. Il ne faut pas que l'on donne toujours une prime aux individus majestueux qui nous font bâiller. Nous demandons, de temps en temps, une exception. Cette semaine, le public vient d'accueillir deux fois Georges Feydeau. *Le Bourgeon* triomphe à l'Athénée et la *Dame de chez Maxim* aux Variétés. Ces deux pièces prouvent qu'il est un maître de la comédie et le dieu du vaudeville. N'est-ce pas assez pour justifier une promotion qui n'ajoutera rien à sa gloire, mais qui sera un geste de justice. Les auteurs dramatiques éprouvent bien de la gêne à exercer la rosette tant que Feydeau ne l'aura pas.

Nozière.

Echos

LES COURSES.

LE TRIBOLET, *mercredi 4 juin, à 2 heures*
Prédictions de *Gil Blas* :
Prix Fitodia. — *La Pompadour, Harry de Windt*.
Prix Madame Eglantine. — *Princesse d'Arcet, Madame Coupan*.
Prix Chaplet. — *Hargicourt, Ormind*.
Prix Boisdenan. — *Pastude, Jocunde V.*
Prix Rousseau. — *Maître Chabrier, Tartelpin*.
Prix The Polour. — *Mathous, Trix*.

—x—

Il y a vingt-cinq ans.

Lundi 4 juin 1888. — *Premier grand duel entre le général Boulanger et la Chambre des députés. Le général lit une proposition de révision tendant à la révision des lois constitutionnelles. La lecture en a demandée une heure et demie. L'urgence a été repoussée par 339 voix contre 186, et l'affichage du discours de M. Floquet, président du conseil, en dépense à la préfecture, a été voté par 331 voix contre 171.*

A Saint-Cloud, mariage du comte de Saint-Maurice et de Mlle Pauline de Rougemont. Les témoins étaient : pour le marié, son grand-oncle et oncle, le maréchal de Mac-Mahon et le baron de Sarret ; pour la mariée, son père et oncle, le comte Pons de Rougemont et le marquis de Montsaulnin-Fontenay.

A l'Opéra-Comique, première représentation de Salome de Bonn, opéra-comique en un acte, paroles de Pierre Barbier, musique de Henri Reinberg.

—x—

Hier, mardi...

Journée douce, sous chaleur extrême, agrémentée pluvieuse.

Vous le sait, la pluie arrive, mais hésitante, inoffensive. Et les promeneurs des boulevards et des Champs-Elysées ne furent même pas mouillés.

—x—

Sourire.

M. Léglise a des soupçons. D'abord, il a été très frappé de l'uniforme militaire de son successeur, et il cache pas son étonnement de ces hôtes à belles bottelettes et de ces blessés à plumes. Lui, qui se nourrissait de la moelle radiogène et de chapons aux pâtes, passe inaperçu, ne comprend pas qu'un chef de la police s'orne de chamarres à chamarures et se fasse battre le flan d'une épée à poignée de nacre ; il regrette la vaseline de son époque.

Il est aussi préoccupé de la Société du Sous. Un actionnaire sérieux n'a-t-il pas demandé, à l'assemblée générale tenue récemment, que le port bénéfaisant des administrateurs fût abolie de moitié ? M. Léglise, qui est administrateur, a bondi d'indignation... *Et il s'apprête à conduire cette abominable proposition qui a été, fort heureusement, repoussée au conseil.*

Enfin, M. Léglise pense à son élection à Montdidier. Il recueille des renseignements sur la situation politique et cherche le moyen d'être seul candidat ; ses efforts tendent à cela. Il aurait grand ennui à aller faire une campagne rude et dénier un siège où l'on s'ennuie tout seul.

—x—

Ceux qui ardent.

M. Lamoll a quitté Alger, à bord de l'*Orphée-Perrier*. Il vient à Paris pour mettre devant le Parlement la discussion « de l'indigénat », qui va bientôt commencer et dont on sait la gravité.

M. Bouquet, ambassadeur de France, et Mme Bouquet, sont aussi attendus demain à Paris...

—x—

MEDAILLON

Le général Pau.

Quand on le voit sous sa redingote noire, on devine tout de suite qu'il est soldat. Droit sans raideur, il saluait les yeux et bombe la poitrine. Sa figure est rose et pleine, ses yeux, sous des sourcils un peu tremoussiers, sont d'un gris très tendre. Ses cheveux sont blancs, sa moustache courte est blanche, et d'un gris que lui est habituel il dénoile parfois la pine mouche blanche qui avec son sourire.

Les mauvaises langues prétendent alors qu'il prend la mouche.

Sa mouche droite prend, vide de l'avant-bras, perdu alors qui, jeune sous-lieutenant, il marchait devant son peloton, à Frœschwiller. Cela ne l'empêche pas d'avoir de la poigne, et la carrière qu'il a parcourue, encore qu'il ne soit peut-être pas très républicain, prouvent que sa blessure ne l'a pas rendu manchot.

Après sa première séance à la Chambre, aujourd'hui, et les accès d'indignation qui, par deux fois, lui firent quitter son banc de commissaire du gouvernement, il avait repris, hier, toute l'impassibilité du militaire en service commandé.

Il reste immobile à sa place, le regard fixé sur l'orateur qui parle à la tribune. Les interruptions du général Pédeyn, les vociférations de M. Coutant (d'Ivry) qui parle de cet air entaché, ne lui font même pas tourner la tête. C'est assez d'une fois.

Enfin, M. Thalamas prend la parole, et il quitte la place. Il y reviendra demain.

Nous le rencontrons alors qu'il sort du Palais-Bourbon, d'un pas alerte. Mais il ne veut pas parler. — Non, non, je ne dirai rien, je ne veux commenceurs pas mes impressions. Ceci n'est pas pour Gil Blas. C'est l'effet d'une mesure générale. D'ailleurs, je n'ai pensé rien dit et toutes les paroles qu'on m'a prêtées sont inventées. Je vais au cabinet sans les avoir, sans qu'un soldat garde lorsqu'il est sous les armes ? — FORTY.

—x—

Souvenir.

Les frères Isola animent, dans une loge, à la pendule de la revue des Folies-Bergère et donnent la chansonnette qui initie la Cavalieri ; elle chante un refrain de circonstance, sur l'air jadis populaire :

Pauvrette, Pauvrette
L'amour s'en va vers,
L'amour s'en va !

— Te rappelles-tu, dit Vivette Isola, pauvrette sœur Emilie, que c'est ici même que Cavalieri a débuté sous notre direction, dans cette même chanson. Il y a sept ans !

Sept ans ! Que de chemin de fait — elle et eux...

—x—

Nimbus gagnera-t-il le Derby ?

Question angoissante et que se posent déjà tous les sportsmen de France ! C'est un gale-nuit, en effet, que se court le *Derby d'Epsom*, et nous avons dans la course un représentant auquel les compétiteurs accordent une chance de premier ordre. Ce cheval s'appelle *Nimbus*, et ce *Nimbus* est, par sa mère, le demi-frère du célèbre *Nuage*, qui, précédemment, défia, il y a trois ans, dans le Grand Prix de Paris, un vainqueur d'Epsom. Il porte les sympathiques couleurs de M. Aumont, qui connaît les plus brillantes sortes sur ses hippodromes.

Mais... les poulains français sont, en général, si malchanceux dans le Derby anglais ! Seul, *Gladiateur*, au comte de Lagrange — en 1865 — est-ce assez loin de nous, mon Dieu ! — remporta ce « Blue ribond » qui est l'objet de tant de convoitises et qui tant de fois propriétaires — selon M. Edmond Blanc — se comptent difficilement de n'avoir pas attaché au palmarès de leurs écuries. Depuis *Gladiateur*, on a frôlé la victoire de plus avec *Insulaire, Gouverneur, Vermeil, Jeddy* (ces trois derniers à M. Edmond Blanc), qui se succédèrent que de peu. *Nimbus* sera-t-il plus heureux que ses devanciers ? Il aura à faire à forte partie. Il y a, dans le clan anglais, un certain *Craganour*, sur lequel repose tout l'espoir d'Albion et qui part grand favori. Il y a aussi un certain *Sagan* et un certain *Lucius*, qui ne sont pas à dédaigner. Il y en a d'autres encore. Quelle gloire pour le sport français si l'on pouvait dire ce soir : « Après Carpentier, *Nimbus* ! » Et, n'est-déplaire à Tristan Bernard, l'autre du cheval trouve sous deux matines sur celle celui de l'homme. Car enfin, le Derby d'Epsom !...

—x—

A propos d'un règlement.

Le grand prix de littérature sera attribué demain par l'Académie française, et on sait que les Académiciens sont divisés entre Romain Rolland, Ernest Pichard et Emile Clermont.

Ces deux derniers ont-ils droit à ce prix, leur ouvrage ayant été publié trois mois ? Le règlement sans rigueur. On réclamait du que le prix devra être attribué « à une œuvre d'imagination publiée dans les deux dernières années ». Et cela, quelque impérité, semble écarter les ouvrages très remarquables et hautement dignes. L'Académie se doit de la sélection, une étude sérieuse approfondie des ouvrages soumis à son délibérant, et c'est pourquoi l'œuvre de science et haute de M. Romain Rolland peut être jugée. L'étude philosophique fut publiée lentement, sûrement, et que le tome dixième et dernier de *Jean-Christophe* a paru il y a déjà plus de six mois.

—x—

Trop de bavardage.

La police est souvent trop indulgente aux cambrioleurs qui dévalisent leurs maisons et, parfois, leurs chaumières. Hier matin, un de ceux-ci rôdait, au coin de la rue Le Peletier et du boulevard, des photographes parfaitement honnêtes et les étaient détroussés aux yeux des passants et, même, des passantes. Son petit manœuvre — d'ailleurs peu fructueux — s'exerçait tranquillement sous la matinée ; pas un agent ne remarque le manège et n'intervint. Le bandeau ne bénéficiait trop nombreux de vendeurs qui proposent des photographies ; un peu de police s'impose.

—x—

La conquête du pôle.

On sait que l'amiral Peary sera notre hôte durant quelques jours. La section des Etats-Unis de l'union Franco-Américaine donnera, en l'honneur de l'amiral et de Mme Peary, un dîner qui aura lieu le 9 juin, au Pré-Catelan. Le dîner sera présidé par M. le président du conseil, ministre de l'instruction publique, qui sera accompagné de Mme Louis Barthou et assisté de l'ambassadeur des Etats-Unis, et Mme Herrick.

L'amiral Peary, après le dîner, racontera comment il a conquis le pôle nord, et sa causerie sera accompagnée de projections lumineuses photographies prises pendant son voyage.

—x—

Anniversaire royal.

Lundi a été hier l'anniversaire de la naissance du roi George et l'empire britannique tout entier s'associe aux manifestations joyeuses. A Londres, la cérémonie du « Salut au drapeau » a offert un spectacle magnifique. Les souverains, la princesse Mary et de nombreux membres de la famille royale y assistaient.

Le roi, à cheval, en uniforme de maréchal, a quitté le palais de Buckingham à 10 heures trois quarts, accompagné du duc de Connaught, du prince héritier et du prince Arthur de Connaught. Un brillant cortège suivait, comprenant les maréchaux Roberts et French, les généraux, les attachés militaires et les suppléants des princes du sang. Le cortège royal s'est rendu par le Mall sur la terrasse de parade des gardes, à White Hall. Des troupes formaient la haie sur le passage du roi, qu'une foule considérable a longuement acclamé. Le souverain a passé la revue de 2.500 soldats, appartenant à toutes les armes de la garnison.

Rien de ce qui touche la nation seule et son souverain ne saurait nous désintéresser. La France se réjouira de ces heureuses manifestations.

—x—

L'impressionisme en Italie.

Qu'on se hâte d'aller voir, à la Galerie Eucalaux, la belle exposition des œuvres du maître impressionniste italien, Giovanni Fattori. Un amateur ne saurait se dispenser de connaître ce peintre, un grand artiste dont l'œuvre sera un jour consolidé, dans sa patrie, comme la gloire d'un siècle de la peinture italienne.

Paris, non fois de plus, aura eu l'honneur de renseigner un maître et il saurait à méditer qu'un musée national consacrât ses galeries d'une des admirables toiles de Giovanni Fattori.

—x—

Nouvelles à la main.

— Cette discussion vous surprend-elle ?

— Non. On fréquente Paul Ouvrard, mais pas un.... Chantenège.

⁂

A propos du centenaire des serveuses.

— Ces braves femmes ont-elles sonné du grand service ?

— En tant en, nous leur en avons donné beaucoup de petits !

Le Diable Boiteux.

Un magnifique record d'aéroplane

Perreyon monte à 5.100 mètres avec une passagère[1]

Dès que j'appris que, hier, entre onze heures et midi, l'aviateur Perreyon venait d'accomplir un admirable exploit en s'élevant, avec un passager, à une hauteur de 5.100 mètres, je ne pus m'empêcher de concevoir un peu d'orgueil en pensant que ce passager était une passagère.

Je voulais féliciter l'héroïne de cet admirable raid aérien, Mme de Plagnac. C'est au Théâtre Fémina que je la rencontrai, le soir même, où, toute souriante, toute fraîche, toute modeste, elle applaudissait avec des amis la revue de Rip et Bousquet.

Je lui demandai ses impressions.

— Mon Dieu, c'est très simple, me répondit-elle. Je suis élève pilote chez Blériot. Il connaît je vous passer, cette semaine, mon brevet, il me parut que je ne pourrais trouver un meilleur entraînement.

« Donc, hier, à sept heures du matin, Perreyon et moi, nous nous installâmes sur un excellent biplace Blériot, équipé, pour la circonstance, Perreyon avait fait adapter un moteur Gnôme de 160 H.P. et des hélices Gnôme.

« Nous fîmes deux vols d'essai à 1.500 mètres pour vérifier une hélice. Tout marchait bien. Le temps était propice. Et Perreyon décida de tenter sur-le-champ de s'élever le record.

— Vous avez dû, Madame, éprouver un peu d'émotion à la pensée de cette ascension inédite ?

Mme de Plagnac sourit :

— Oui. Un peu d'appréhension, en effet. D'abord que, vraiment, un élève n'était trouvé recommandé par le maître d'un, et je redoutais d'être malade. Mais nous nous sommes munis des indispensables masques d'oxygène et, confortés dans nos lits doubles, nous avons repartis.

« La montée se fit avec une lenteur extraordinaire.

« A 4.000 mètres, j'eus un moment d'angoisse. Il me semblait que je ne respirais plus, que l'air se raréfiait et qu'il allait nous manquer. Mais cette impression passa vite et je vous que quelques minutes. Nous avions dépassé les nuages et, brusquement, j'aperçus, au contraire, un très ensoleillé et très parfait environnement de Mont-Blanc. Je n'avais pas froid. Il faisait doux, très doux. C'était comme une agréable promenade en voiture que nous entraînait les nuages.

« A 4.500 mètres, Perreyon, ayant battu le record, me proposa de redescendre. Mais je me trouvais et à mon aise suffisamment que je ne pus m'y résoudre et je le priai de monter plus haut, plus haut encore, afin qu'il fût plus difficile de nous battre notre record.

« A 4.800 mètres, il me vint un nouveau géographique. Il je pensai, non sans une certaine fierté, que nous étions aussi haut que le sommet du Mont Blanc !

« Nous atteignîmes 5.100 mètres. Il y avait une heure que nous étaient partis ! Il fallait bien redescendre.

« Ce qui fut cette descente en vol plané ? Une véritable griserie. Je ne saurais pas de sensation plus exquise.

« Et, en redescendant, nous rencontrâmes un dirigeable qui, au-dessous de nous, ne paraissait pas plus gros qu'une fourmi... Il me vexait si heureuse de cette belle ascension que je suis toute prête à recommencer demain. »

Et Mme de Plagnac, qui est une femme du monde, sportswoman accomplie, me confia ses projets. Elle adore tous les sports qu'elle pratique depuis longtemps et s'est passionnée pour l'aviation depuis qu'elle a vu Latham voler à Nice.

Depuis elle a monté souvent, en aéroplane en qualité de passagère et comme je lui demandais à quels exploits elle compte désormais se livrer, Mme de Plagnac sourit et me dit : « Dès que j'aurai mon brevet de pilote, cette semaine, j'achèterai un appareil et je ferai de l'aviation en tourisme ».

L'exploit était terminé. L'héroïne aussi. Et Mme de Plagnac regagna sa loge.

Hélène Dutrieux.

[1] Voir le récit de l'exploit de Perreyon plus loin, à notre page sportive.

LE SACRE DU PRINTEMPS

Un entretien avec M. Strawinsky

M. Igor Strawinsky n'est pas content. Le public des petites revues avancées aux oeuvres nouvelles vous dire cela, dans bruits discordants et des rires que couvrent seuls les applaudissements de quelques initiés. Or, je dois en témoigner à la vérité, que l'auteur du *Sacre du Printemps* ne semble qu'un jeu de mécanisme et ne témoigne pas trop mécontent des démonstrations bruyantes dont nous avons été les témoins.

« A 4.500 mètres, Perreyon, ayant battu le record, me proposa de redescendre. Mais je me trouvais et à mon aise suffisamment que je ne pus m'y résoudre et je le priai de monter plus haut, plus haut encore, afin qu'il fût plus difficile de nous battre notre record.

« A 4.800 mètres, il me vint un nouveau géographique. Il je pensai, non sans une certaine fierté, que nous étions aussi haut que le sommet du Mont Blanc !

« Nous atteignîmes 5.100 mètres. Il y avait une heure que nous étaient partis ! Il fallait bien redescendre.

« Ce que fut cette descente en vol plané ? Une véritable griserie. Je ne saurais pas de sensation plus exquise.

« Et, en redescendant, nous rencontrâmes un dirigeable qui, au-dessous de nous, ne paraissait pas plus gros qu'une fourmi... Il me vexait si heureuse de cette belle ascension que je suis toute prête à recommencer demain. »

Et Mme de Plagnac, qui est une femme du monde, sportswoman accomplie, me confia ses projets. Elle adore tous les sports qu'elle pratique depuis longtemps et s'est passionnée pour l'aviation depuis qu'elle a vu Latham voler à Nice.

Depuis elle a monté souvent, en aéroplane en qualité de passagère et comme je lui demandais à quels exploits elle compte désormais se livrer, Mme de Plagnac sourit et me dit : « Dès que j'aurai mon brevet de pilote, cette semaine, j'achèterai un appareil et je ferai de l'aviation en tourisme ».

L'exploit était terminé. L'héroïne aussi. Et Mme de Plagnac regagna sa loge.

Hélène Dutrieux.

Les bas de soie

Comme il était accompagné M. Poincaré à Londres, à la fin de mois, au bal-diplomatique de l'Egypte — pourquoi ne pas le nommer ? — M. Pierre de Fouquières, aide-de-camp du président, s'enquiert, pour n'en manquer négligé aucun, des plus menues détails de l'étiquette de la Cour anglaise.

M. de Fouquières sait trop combien chez le peuple Albion il faut être soucieux du mot, du mot-dire-vrai, pour parler comme Miss Compton.

Aussi ne manquera-t-il pas de recommander à tous les personnages invités au voyage présidentiel de ne pas omettre dans leurs valises plusieurs paires de bas de soie : plusieurs paires de bas de soie noire et plusieurs paires de bas de soie rouge.

Car M. Pierre de Fouquières exigeant pas que, pour se présenter à la Cour d'Angleterre, il est de rigueur de monter sur motivés, jusqu'à la moitié, de bas de soie noire par-dessus des bas de soie rouge.

Pourtant, l'exigence de cette double vêture ne laissait pas d'intriguer singulièrement l'esprit curieux de notre aide-de-camp du président en, comme, un reporter anglais venait précisément lui demander une interview au sujet de la visite de M. Poincaré au roi George V. M. Pierre de Fouquières ne se refusa pas de l'interroger à son tour sur l'objet de sa perplexité :

Pourquoi l'étiquette de la Cour exige-t-elle des bas de soie rouge sous les bas de soie noire ?

Le journaliste satisfit à la curiosité du fonctionnaire :

— C'est, Monsieur le sous-chef de protocole, sourit-il, pour que les bas de soie rouge empêchent qu'on ne voit la chair au travers des bas de soie noire, lorsqu'ils sont assez transparents...

M. Pierre de Fouquières n'y avait pas songé. On ne pense pas à tout et le sourd des grandes cérémonies protocolaires échappe parfois l'esprit des plus simples rudimentaires.

Comment M. Pierre de Fouquières, qui est le frère de notre artiste élégantissime, ne s'était-il pas tout de suite avisé qu'il est des choses que des yeux voyeurs ne doivent atteindre, et que des mollets sensibles et souvent livrés qu'ils soient aux pâtes philistines, ne sont pas objets dignes de vulgaire sous des voiles de soie noire.

M. Pierre de Fouquières omis l'exiguïté de ce détail de l'étiquette et demeure comme un journaliste et le règle n'en applique aussi aux dames.

La réponse du journaliste ne nous est pas parvenue.

Emile Dufou.

A LA CHAMBRE

Toujours les trois ans

Un beau discours de M. Joseph Reinach

La seconde journée a été beaucoup plus calme que la première. Le général Pau commence à s'habituer à l'atmosphère du Parlement. D'autre part, les députés ont été leur gourme. Ils semblent au défilé internatif des orateurs « pour » et des orateurs « contre » avec résignation, se contentant de pousser de temps à autre quelques exclamations ou de lancer quelque peu des mots pour montrer qu'ils ne sont pas changés en pierres.

M. Chauvelon a d'abord terminé son discours. Remarquez que M. Félix Chauvelon est un orateur très correct, très mesuré, qui n'emploie pas de mots vifs. Avec son front précocement dégarni et sa silhouette osseuse, il ne donne pas du tout l'impression d'un homme violent. Il a fait l'énumération des interruptions en nous sort, pour créer autour de lui cette atmosphère de bataille de noël.

Ce qui agace seulement un peu, c'est l'assurance de ses affirmations. Il s'appuie, il est vrai, sur les données de son état-major de spécialistes. Mais, même en imaginant qu'il ait le meilleur état-major du monde, sa confiance en son infaillibilité semble un peu excessive.

Hier, il n'a parlé que peu de temps pour conclure : *Ne sécurisons se résume* aimé :

Maintien de la loi de deux ans.

Plus des opérations militaires inutiles au Maroc. Mais baïonnettes sont inutiles ? Le plus simple serait peut-être d'abandonner complètement le Maroc.

Rajeunissement des cadres.

Achat de chevaux, organisation matérielle de la mobilisation, augmentation de nos armements, et notamment de notre artillerie lourde.

Entraînement physique des jeunes gens préalablement à leur incorporation. (Alors, on nous rétablit toute la vie pour ne pas libre trois ans ? Ce serait dur !)

Enfin, contrôle parlementaire durant des dépenses militaires.

Ces conclusions ne peut guère sont applaudies à l'extrême gauche.

Le jeu de la bataille parlementaire amène ensuite à la tribune M. Joseph Reinach, qui fait un très beau discours en faveur du projet.

M. Reinach s'il avait été ministre en 1905, aurait voté des deux mains la loi de deux ans. Aujourd'hui, la situation a changé, l'Allemagne va avoir 300.000 hommes sous les armes ; pour ne pas nous mettre dans l'état d'infériorité en nous sommes, parant en considérant qu'en entrant de sécurité de 1913 à

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France